



par Isabelle DECUYPER
attachée au Service général des Lettres et du Livre



∴ Béra Deru-Renard

ou la passion pour l'Histoire

C'est au cœur d'une Foire du livre de Bruxelles en pleine effervescence que nous avons eu l'occasion de rencontrer une véritable passionnée d'Histoire en la personne de Béra Deru-Renard qui fait passer son amour pour celle-ci à travers sa production d'ouvrages de jeunesse.

Petite bio

Liégeoise, j'ai une formation d'historienne et suis enseignante depuis plus de dix ans. J'ai d'abord travaillé dans la recherche scientifique à l'Université de Liège (Ulg) et je voulais faire une thèse de doctorat. J'ambitionnais à l'époque d'aller à l'Institut universitaire européen de Florence. Mais les hasards de la vie ont fait que je suis devenue déléguée commerciale pendant huit ans. J'ai fondé une famille nombreuse : quatre enfants. Cependant j'aspirais aussi à une vie intellectuelle. C'est ainsi que j'ai travaillé dans une petite maison d'édition locale collant à une imprimerie qui publiait des beaux livres, des ouvrages d'art... J'étais chargée de la coordination éditoriale du manuscrit à l'impression. Mais ce qui me plaisait, c'était d'écrire moi-même et non de corriger les écrits des autres. J'ai travaillé peu de temps dans une agence de publicité. Puis j'ai obtenu un remplacement à l'école Saint-Raphaël (près de Remouchamps). Ayant obtenu l'agrégation depuis mes études à l'Ulg, je suis devenue professeure et suis toujours dans cette école où j'enseigne l'histoire, les sciences humaines et la psychologie. Les romans que j'écris le sont dans un contexte historique. La création d'un personnage se réalise dans un contexte bien précis. Comme je donne des cours à des

jeunes, j'ai une manière d'écrire différente venant de mes deux casquettes d'auteure et de professeure. Ce sont des métiers qui s'interpénètrent. Les contacts avec les élèves me donnent beaucoup d'énergie. Quand mon métier de prof me fatigue, je rentre dans ma bulle d'écriture. Et quand j'hésite, je manque d'inspiration, je suis ravie de retrouver mes élèves.

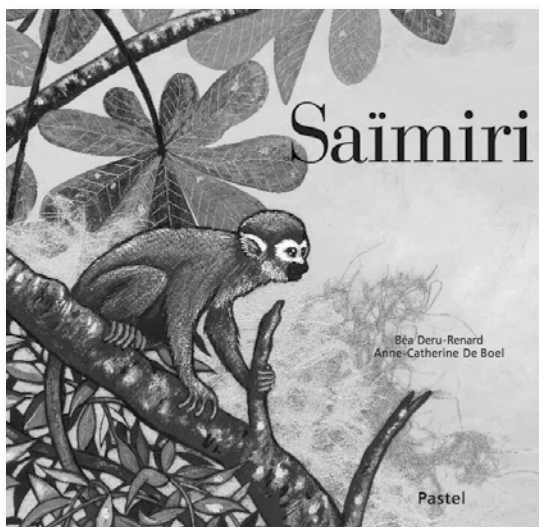
Comment en êtes-vous arrivée à écrire des histoires ?

J'ai toujours bien aimé me raconter ou raconter des histoires. Nous n'avions pas de télévision, d'où j'inventais des histoires. J'adorais faire des rédactions, des dissertations. Je fréquentais régulièrement la librairie Long courrier. Ce sont les libraires qui m'ont stimulée et qui sont à l'origine de l'envoi du premier texte chez un éditeur, en l'occurrence Pastel.

Y a-t-il eu dans votre parcours des personnes qui vous ont influencée ?

Toute petite, j'étais passionnée par les feuilletons de cape et d'épée. Ma mère faisait de la peinture. Mon père était passionné d'histoire. J'allais fréquemment à la bibliothèque. Les livres étaient et sont toujours mes amis.

En littérature de jeunesse, je peux citer des auteures comme Marie Desplechin, Sophie



Chérier, Mourlevat, Morpurgo. Mon modèle littéraire est Nancy Huston. Il y a aussi Boris Cyrulnik et ses écrits sur la résilience, ou encore les essais d'Edgar Morin. Les textes des grands philosophes m'influencent beaucoup ; les Lumières, les existentialistes...

Comment s'est passé la création du premier album ? La relation avec Louis Joos ?

Le premier album *Un clown plus que rigolo* (2001), est une réflexion philosophique. Cogito, dont le nom fait référence à Descartes et son *Cogito ergo sum*, est un clown qui se pose des questions sur son identité. Qui suis-je ? Qu'est-ce qui fait de moi un clown rigolo ? Ce ne sont pas tant ses vêtements mais ce qu'il est à l'intérieur. Ce qui est important, c'est notre intériorité, nos pensées, nos émotions plus que notre costume. Les enfants ne s'y trompent pas. J'ai été très contente de travailler avec Louis Joos. C'est Christiane Germain qui a proposé cette collaboration qui s'est révélée fructueuse. Celle-ci m'a ensuite demandé d'écrire d'autres histoires. C'est ainsi que j'ai débordé d'énergie pour en écrire d'autres. Les textes d'albums, je les écris relativement vite. Au départ, j'écrivais des notes dans des carnets, des cahiers d'écolier. Aujourd'hui, j'utilise l'ordinateur et des fichiers.

Comment se passent les collaborations avec les illustrateurs ?

Au départ, Christiane Germain proposait

les illustrateurs. À présent, quand j'écris, je pressens un illustrateur ou une illustratrice que je propose à mon éditrice Odile Josselin. Et nous nous rencontrons à trois pour discuter du projet. Quand je reçois les illustrations, je me laisse imprégner par les images et je redécouvre mes histoires. Dans l'album illustré, mon histoire prend une nouvelle dimension, puisque ce type de livre a la particularité d'être un espace à la fois peint et écrit. Il possède deux langages : le langage des mots et celui des images.

Je ne regrette aucune collaboration. Et si je dois raccourcir mon texte, je le fais volontiers. Le rapport texte / image se fait de manière complémentaire.

Dernière collaboration fructueuse en date est celle avec Anne-Catherine De Boel pour l'album *Saimiri*.

Et avec l'éditeur ?

Avec Odile et les auteurs, une amitié se développe. Un éditeur est avant tout source de conseils. Il voit des choses que nous ne voyons pas dans le but d'améliorer les livres, les relations entre l'auteur et l'illustrateur. Je ne le ressens pas comme un censeur. Il n'y a pas de commande à l'école des loisirs.

Pourrait-on évoquer les fictions documentaires ?

Les documentaires sont nés de la rencontre avec l'éditeur de la collec-

tion Archimède, Marcus Osterwalder. À l'université, mon mémoire portait sur les philosophes du XVII^e et sur la révolution galiléenne, si bien que tout naturellement j'ai eu envie de présenter Galilée aux enfants par le biais d'une fiction. C'est ainsi que j'ai donné vie à Angelo, un petit berger toscan qui accompagne le lecteur dans sa découverte de l'univers de Galilée. Il en est de même pour Rembrandt. C'est en compagnie d'une petite fille nommée Cornélia que le lecteur découvre qui était ce grand peintre. Dans les deux cas, j'ai repéré des zones d'ombre dans la vie de ces grands hommes et je les ai exploitées. En ce qui concerne Galilée, on ne sait pas trop comment son dernier manuscrit est arrivé aux Pays-Bas pour y être publié et j'ai imaginé que c'était Angelo qui l'avait transporté jusque là. Quant à Rembrandt, un des personnages de son chef-d'œuvre *La Ronde de Nuit* reste un mystère : il s'agit d'une petite fille blonde en robe jaune. Je lui ai donné une identité...

Pour *Sophie au temps des cerises*, c'est le XIX^e siècle que j'ai voulu explorer. D'une part, le monde bourgeois représenté par un personnage un peu excentrique qui me fascine : le photographe Nadar, passionné de ballons. D'autre part, le monde ouvrier représenté par Louise Michel, la célèbre institutrice, communarde, féministe et anarchiste. Dans cet ouvrage, il est aussi question de la guerre franco-prussienne, de la Commune de Paris, de l'éducation des filles. J'ai inventé Sophie, protégée de Louise Michel et domestique dans la maison de Nadar... Une histoire d'amour naît entre la petite fille et le fils de Nadar...

Et à présent, un roman *Toute seule loin de Samarcande* ?

Après les albums historiques pour les 10-12 ans, dans lesquels la narration était plus romanesque, j'ai eu envie et l'énergie d'écrire un « vrai » roman. Je caressais cette idée depuis longtemps.

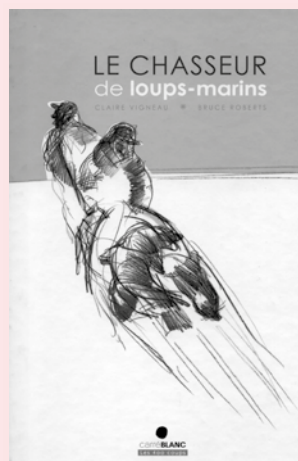
Toute seule loin de Samarcande, était d'abord un texte d'album, s'appelant *Toute seule*. Suite à une discussion avec Odile, j'ai retravaillé le texte en roman.

• • Deru-Renard, Vigneau et Roberts pour le Prix Québec Wallonie-Bruxelles 2011

Le Prix Québec/Wallonie-Bruxelles de littérature de jeunesse 2011 a été attribué à Béa Deru-Renard de Wallonie-Bruxelles pour *Toute seule loin de Samarcande* (L'école des loisirs) ainsi qu'à l'auteure Claire Vigneau et à l'illustrateur Bruce Roberts du Québec pour *Le chasseur de loups-marins* (Les 400 coups). Les lauréats ont reçu leur prix respectivement au Salon du livre de Montréal le 21 novembre 2011 et à la Foire du livre de Bruxelles en mars 2012. Le prix visait cette année la catégorie « Romans et albums d'apprentissage et de réflexion pour les jeunes de 9 à 12 ans ».

Dans *Le Chasseur de loups-marins*, le jury a été conquis par la sensibilité et la beauté du texte et des illustrations mais aussi par la façon singulière d'aborder un sujet souvent controversé. Originaire des Îles-de-la-Madeleine, l'auteure raconte l'histoire d'un enfant qui vit la chasse de l'intérieur, près des gens qui en font un mode de vie, de survie. Ce récit montre que, au-delà du sensationnalisme qui s'est développé autour de la chasse aux phoques, cette activité fait partie de la culture des habitants du golfe du Saint-Laurent. L'originalité du propos – tant dans sa forme que dans son contenu – suscite une réflexion sur la perte identitaire. Cet album a la grande qualité d'inviter les jeunes à amorcer une réflexion et à développer leur sens critique.

C'est aussi le cas avec *Toute seule loin de Samarcande* qui relate le parcours d'une jeune réfugiée de l'Europe de l'Est. La qualité de l'écriture et de la recherche ainsi que l'approche sociologique font la force de ce roman. Cette oeuvre très bien documentée – l'auteure est aussi professeure d'histoire – pourra être un apport pédagogique intéressant dans la compréhension de l'immigration comme phénomène universel. Dans ce récit poignant, le lecteur suit une jeune adolescente obligée de fuir l'Ouzbékistan après l'éclatement de l'ancien bloc soviétique. À travers ses souvenirs, il découvre la montée de l'intégrisme et les violences faites aux minorités dans les nouvelles démocraties de l'Est. Malgré son déracinement, la jeune fille choisit de croire au pouvoir de la mémoire et en un monde meilleur.



J'ai écrit un roman sur le thème des jeunes réfugiés parce que j'ai eu l'occasion de rencontrer en classe de jeunes réfugiés venus d'Ouzbékistan. En effet, près de mon école, il y a un centre ouvert de la Croix-Rouge qui accueille des réfugiés qui sont scolarisés à l'école où j'enseigne.

Alors l'Ouzbékistan, c'était où ? Pourquoi avaient-ils fui ce pays ? Quel était le contexte politique et économique là-bas ? Ce sont des questions que je me suis posées, j'ai creusé le sujet, puis j'ai discuté avec ces jeunes et je me suis passionnée pour leur histoire, la petite et la grande Histoire. Je me suis rendu compte que l'Ouzbékistan avait fait partie des 15 républiques socialistes soviétiques et qu'au moment de l'explosion de l'URSS en 91, il y a eu pas mal de problèmes dans ce pays. Et j'ai eu envie d'évoquer ces problèmes, je me suis rendu compte que ce que nous percevions, nous Européens, comme une libération par rapport à la dictature communiste que cela avait été vécu pour certaines nations de l'URSS comme une destruction.

Au-delà de ce contexte historique précis, je voulais aussi évoquer dans ce roman tout ce qui se cache derrière l'étiquette de « réfugié ». Bien souvent les jeunes ont peur de leur poser des questions, et les réfugiés ont une grande pudeur par rapport à leur histoire. J'ai voulu savoir ce qui amenait ces jeunes à devoir tout quitter, leur famille, leurs amis, leur école, leur maison, etc. J'en ai questionné un certain nombre et puis j'ai créé un personnage fictif.

« Tout cela forme le creuset de mon roman, explique Béa Deru-Renard, avec la création d'un personnage « Régina » qui permet aux jeunes de chez nous d'avoir une idée de la vie de ces populations et pour les jeunes réfugiés, je crois aussi que je voulais leur transmettre qu'ils peuvent et qu'ils doivent raconter leur histoire ; la mettre en mots, pour l'appivoiser et rebondir. C'est ce qu'on appelle la résilience, ce qui veut dire renaître de sa souffrance et c'est en lisant les travaux de Boris Cyrulnik que j'ai creusé ce sujet. »

Une consécration ?

Il s'agit pour moi d'un premier roman et

je suis très heureuse d'avoir obtenu le Prix Québec Wallonie-Bruxelles. Les prix donnent une vie de plus aux livres.

Celui-ci m'a permis d'aller au Québec. Outre la découverte de la Ville de Montréal, ce qui m'a paru le plus riche, c'est de rencontrer les lecteurs et d'aller dans les classes primaires et secondaires. Ce fut réellement enrichissant de découvrir une autre culture francophone.

L'ouvrage québécois primé *Le chasseur de loups-marins*, porte un autre regard sur la chasse aux phoques. Il y a donc dans ces deux livres une volonté commune de voir les choses sous un autre angle, d'être attentif au fait qu'il y a plusieurs vérités et pas « une » ou « la » vérité. Comme le dit si bien la grand-mère dans le roman : il y a de la beauté dans la laideur et de la laideur dans la beauté. Tout dépend de l'œil qui regarde.

Des projets futurs ?

À présent, je travaille sur une autre période de l'histoire qui me passionne : la Révolution française. J'y aborde la notion des droits de l'homme sous un angle féminin, mais je préfère ne pas en dire plus.

Nous remercions Béa Deru-Renard pour cette sympathique rencontre qui nous a permis une belle plongée au cœur de l'Histoire avec un grand H et nous sommes impatients de découvrir son prochain roman.

Dernières publications

- *Angelo et le messenger des étoiles* (2007)
- *Cornélia dans la ronde de Rembrandt* (2008)
- *Sophie au temps des cerises* (2009)
- *Chignon rouge* (2011)
- *Toute seule loin de Samarcande* (2011)
- *Saimiri* (2011) ●

● ● Bibliographie complète sur :
● ● www.litteraturedejeunesse.be

Infos :
Béa Deru-Renard, 17 Avenue Neef
4130 Tilff - Tél : 04/388.16.08
Mél : beaderurenard@yahoo.fr